

aux *Academica*), l'impact de Lucrèce est ignoré, tout comme celui de Philodème, et l'abondante bibliographie citée dans les notes semble servir de garant plutôt qu'elle ne nourrit la réflexion. Faute de mise au point précise sur le lectorat de Cicéron et les modes de circulation des œuvres philosophiques, Y. Baraz maintient la thèse obsolète que la philosophie est un produit d'importation récente dont il faudrait justifier la venue à Rome, ce que contredit explicitement la préface au livre 4 des *Tusculanes*, non citée. On s'étonnera enfin de voir maintenue l'idée selon laquelle Cicéron « traduit et intègre les idées philosophiques grecques dans la tradition culturelle romaine » (p. 186) enrichie de la concession qu'il ne s'agit pas de traduction au sens strict mais de « synthèse, adaptation et réécriture » (p. 97) : les importants travaux consacrés à la langue philosophique latine, aux créations conceptuelles et à ce que la philosophie cicéronienne a de spécifiquement romain sont ignorés au profit des préjugés issus des constructions historiographiques du XIX^e siècle. Loin d'apporter du neuf cette étude restreinte et restrictive des préfaces fait resurgir les obstacles herméneutiques qui ont longtemps nui à la lecture du corpus philosophique de Cicéron.

Clara AUVRAY-ASSAYAS

Philip FREEMAN, *How to win an election. An ancient guide for modern politicians. Quintus Tullius Cicero*. Translated and with an Introduction by P.F. Princeton-Oxford, Princeton University Press, 2012. 1 vol. 12 x 17,5 cm, xxv-100 p. Prix : 6.95 £. ISBN 978-0-691-15408-4.

Ce petit livre (rouge...) est un exemple de la façon dont nos collègues d'outre Atlantique tiennent à accentuer la proximité des Classiques avec notre époque. Et la mesure avec laquelle cette démarche est effectuée par Ph. Freeman, PhD de Harvard et détenteur d'une chaire de Classical Languages à Luther College dans l'Iowa, en est une qualité. En effet, on trouvera dans ce petit livre, format poche, une introduction d'une quinzaine de pages qui résume excellemment ce qu'il faut savoir pour apprécier le *Commentariolum petitionis* : le contexte politique, les façons de faire campagne à Rome et le mode de scrutin ; sont aussi mis en valeur dix préceptes politiques susceptibles de trouver un écho dans la politique actuelle, « tout promettre à tout le monde », « donner espoir », « savoir communiquer », etc. Mais, avec bon goût, Ph. Freeman ne va pas plus loin et donne ensuite à lire le texte latin accompagné d'une traduction. Un « glossary » final reprend quelques points de vocabulaire et présente les principaux personnages qui apparaissent dans ces pages. Une bibliographie d'une dizaine de titres, en anglais, peut inciter le lecteur curieux à approfondir scientifiquement la lecture. La traduction fait le choix d'un lexique moderne sans être provocateur ; une petite note précise les points les plus problématiques, *equites* traduit par « business community », pour éviter l'effet d'anachronisme médiéval généré par « chevalier » dans des esprits non habitués aux termes antiques ; *optimates* et *populares* traduits par « traditionalists » et « populists », selon le même raisonnement. Pour le reste, la traduction est aisée et agréable, parfois un peu loin du texte comme, § 43 *adsiduitatis nullum est praeceptum* traduit par « Don't leave Rome », plus clair et direct. En général, le choix a été fait de traduire en phrases brèves, sans suivre les constructions de subordonnées en cascade ; le texte y gagne en modernité et en est plus percutant. Il

est clair que ce n'est pas une traduction correspondant aux habitudes scientifiques en vigueur, mais, ainsi toiletté, le *Commentariolum petitionis* peut trouver un nouveau public, comme en témoignent les commentaires élogieux d'un député conseiller du Président G.W. Bush et d'un sénateur américain. Reste à savoir si ces leçons sont profitables...

Isabelle COGITORE

Ulrich C.J. GEBHARDT, *Sermo iuris : Rechtssprache und Recht in der augusteischen Dichtung*. Leyde, Brill, 2009. 1 vol. 16,5 x 24,5 cm, X-420 p. (MNEMOSYNE, Suppl. 315). Prix : 135 €. ISBN 978-90-04-17647-8.

Issu d'une thèse de doctorat de l'Université de Freiburg, l'ouvrage d'Ulrich Gebhardt a pour principal objet l'usage de la langue du droit en dehors de la littérature technique, en particulier dans la poésie augustéenne : l'auteur examine comment le « jargon juridique » (*sermo iuris*) y devient un moyen d'expression poétique enrichissant le lexique et l'argumentation, et questionnant la relation de la poésie aux réalités du régime augustéen. L'ouvrage est organisé en neuf chapitres progressifs, solidement ancrés dans la recherche récente et efficacement étayés par des exemples bien choisis, traités de manière compacte. Les deux premiers chapitres, nécessaires comme justification méthodologique, ne sont pas les plus engageants pour le lecteur intéressé prioritairement par la poésie. Sur la base principale du corpus cicéronien et des critiques antiques, U. Gebhardt y établit dans quelle mesure les Romains conçoivent leur langue juridique comme une langue technique et quels en sont les marqueurs linguistiques (les analyses sont et seront systématiquement fondées sur des relevés statistiques reproduits dans les tables de l'appendice). L'auteur documente aussi une utilisation distancée (humoristique, métaphorique) de la langue du droit dans la prose non juridique, ce qui ouvre la possibilité de principe de son application hors de son domaine spécifique, et partant en poésie. À partir du chapitre 3, l'auteur procède à un examen systématique des principaux auteurs augustéens, sans toutefois tomber dans le piège du catalogue : l'argumentation est ciblée, axée sur la fonctionnalité du discours, et relativement fluide entre les sections et chapitres ; les points de contact sont nombreux. Le chapitre 3 consacré à l'élégie amoureuse (essentiellement Propertius et Ovide) réexamine comment ces poètes, au sein d'un même genre littéraire, jouent de façon variable avec les motifs et concepts empruntés au *sermo iuris* (*obsequium*, *servitium amoris*, mais aussi *locatio conductio*, *emptio venditio*, *manus iniectio*, *fructum*, *furtum* ou *foedus*) pour définir la relation amoureuse comme une relation relevant du droit des choses. U. Gerhardt souligne aussi – et ce sera un point central de son examen ultérieur du corpus ovidien – la récurrence de situations de procès (*lis*, *controversia*, *iudex*, *accusatio-defensio*) pour définir les rôles entre les sexes, dans un sens sérieux chez Propertius mais plus malicieux chez Ovide chez qui ces rôles sont plus instables. Le chapitre 4, consacré à l'œuvre d'Horace, révèle la richesse des expressions juridiques à disposition du poète, et la variabilité de leur emploi selon la thématique des œuvres, leur destinataire ou les références intertextuelles (les personnalité et biographie de l'auteur sont récusées comme élément déterminant les choix lexicaux). Les exemples épars relevés dans les *Épodes* marquent un usage comique de la langue juridique transposée hors de son contexte. Quant aux *Odes*, l'auteur y éta-